

Au-delà des frontières Quelques pistes de lecture

Jean-Paul Beaumier

Number 57, September–October–November 1994

Littérature irlandaise

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19632ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Beaumier, J.-P. (1994). Au-delà des frontières : quelques pistes de lecture. *Nuit blanche*, (57), 67–70.

photo et texte: P. Almasy



Le fief de la pierre et des kilomètres de murets.

AU-DELÀ DES FRONTIÈRES

QUELQUES PISTES DE LECTURE

La littérature agit souvent comme un puissant révélateur. Elle n'explique pas, elle dévoile. À chacun de tirer ses propres conclusions. Ses frontières, à l'encontre des limites territoriales dûment établies et revendiquées, sont celles d'un imaginaire à conquérir, à élargir, à inventer sans cesse. Autant de voies à emprunter, autant de lieux à découvrir d'où l'on ne revient jamais inchangé.

« Comme c'est le genre de pays qui n'a même pas les moyens de se payer un idiot national, ils sont tous obligés de l'être à tour de rôle ! » ricanaient-ils.

Les huîtres de Tchekhov,
John McGahern

« J'ai une histoire étrange à raconter. » Ainsi commence *La voie ouverte*, d'Anne Devlin. « Aujourd'hui encore, il m'est difficile de faire la part des choses entre ce que j'ai véritablement vu et entendu et ce que j'ai pu imaginer. La traversée entre les rives de la mémoire et les terres de l'imagination, aperçues au loin, est d'une distance inconnue car, pour chaque navigateur, elle passe par des étendues différentes. Cette histoire est un peu une manière de dresser la carte de cette traversée, mais un peu seulement : c'est aussi une confession. » Suivant la même démarche, des pistes de lecture, en grande partie motivées par le hasard des parutions des derniers mois, nouveautés et rééditions comprises, sont ici proposées. S'y retrouvent des écrivains qu'on pourrait qualifier d'incontournables et d'autres qui méritent d'être mieux connus.

On ne s'étonnera pas que la littérature irlandaise contemporaine reflète à la fois le désir de s'appropriier la terre et celui d'y inscrire ses rêves, d'y déployer sa vie. La profonde division sociopolitique, trop souvent réduite à une guerre de religion aussi absurde qu'inacceptable, est pour ainsi dire viscérale. Le conflit qui perdure depuis maintenant des décennies a profondément marqué l'imaginaire collectif, au point que la désillusion, la rupture, l'oppression et la dépossession de soi s'inscrivent comme autant de thématiques communes aux écrivains irlandais. L'échec et la folie soldent ici plus d'un destin. En contrepoint de la division d'une île, plus souvent décrite sous un jour quasi bucolique, s'esquisse sur le plan littéraire une toute autre scission, plus intangible certes, mais tout aussi profondément inscrite dans l'imaginaire et qui nous renvoie au ►

perpétuel conflit entre le rêve et la réalité, entre les espoirs que l'on nourrit et le vide dans lequel se perd l'écho de sa propre voix.

L'ordre des choses

Sean O'Faolain appartient à la génération littéraire qui a immédiatement suivi celle de Joyce. Après avoir servi dans l'armée républicaine irlandaise, Sean O'Faolain se consacra à l'écriture en publiant entre autres des romans et des recueils de nouvelles dans lesquels transparaissent nettement ses convictions politiques. Dans *Passions entravées*, un assemblage de textes provenant de sept recueils de nouvelles publiés entre 1932 et 1976, O'Faolain fait bien sûr directement référence à la situation politique prévalant en Irlande, mais le projet n'en est pas moins littéraire et les textes plus récents se distancient peu à peu du contexte politique pour se centrer davantage sur les personnages sur lesquels pèse tout le poids d'une société présentée ici sous un aspect plus monolithique qu'évolutif. L'Irlande peinte par Sean O'Faolain est repliée sur elle-même, étouffante ; elle contraste avec la nature souvent fragile de ses personnages, qui cherchent à échapper aux convenances sociales et aux codes moraux qui n'ont d'autre fonction que de préserver l'ordre des choses. De facture classique, ces nouvelles livrent avant tout l'image d'une société aux prises avec un double problème de reconnaissance : celle de l'entité sociale, mais également celle des individus sans qui cette entité n'aurait nulle raison d'être.

Anne Devlin et Jennifer Johnston font non seulement écho à ces *passions entravées*, mais elles transposent le conflit qui divise l'Irlande en un autre conflit, intérieur celui-là, universel : celui des rêves brisés, de l'incompréhension, de la destruction des liens privilégiés entre les êtres. Les neuf nouvelles qui composent *La voie ouverte* lèvent presque toutes le voile sur une blessure. L'univers d'Anne Devlin est à la fois empreint de petites trahisons et de lâchetés, tant envers les autres qu'envers soi-même. Le couple, et toutes les vicissitudes inhérentes à la vie à deux, sert de trame à plusieurs nouvelles. Qu'il s'agisse de trahison amoureuse, ou plus simplement de la difficulté de vivre à deux sans renoncer à sa personnalité propre, la solitude s'avère souvent le seul constat auquel en arrivent les protagonistes. Anne Devlin s'attache entre autres à ces « petits fragments de mémoire » qui tissent les liens d'intimité entre deux personnes, fragments qui sont le plus souvent ravivés par la rupture.

Sur cette toile de fond d'une Irlande — ici l'Ulster — déchirée par des décennies de guerre civile et d'intolérance, d'un côté comme de l'autre, Anne Devlin s'attache à dévoiler les cicatrices, les blessures laissées par des expériences douloureuses et traumatisantes. Cette lente remontée de la mémoire ravive rarement des souvenirs heureux : trahison amoureuse, mort tragique d'un jeune frère, enlèvement... Tout est ici prétexte à faire écho à la désintégration du tissu social en Irlande du Nord, à nous rappeler le conflit armé qui perdure : soldats patrouillant les rues, contrôles d'identité aux aéroports, attentats à la bombe, enlèvements. *La voie ouverte* ne peut cependant être réduit à un simple réquisitoire politique, comme on ne pouvait réduire le projet littéraire de Cortázar à ses attaques répétées contre le régime des colonels argentins. L'écriture d'Anne Devlin opère par petites touches, elle nous fait pénétrer au cœur d'un drame et nous laisse avec un sentiment de gêne, de malaise, d'impuissance. Bien que de facture différente, l'œuvre de Jennifer Johnston dresse le même constat : la violence omniprésente écorche non seulement les êtres, mais l'espoir qu'ils pourraient avoir d'une vie meilleure.

« J'ai tellement peur des nouvelles rencontres et j'ai toujours été comme ça. C'est parce que les gens qu'on ne connaît pas apportent avec eux des blessures dont on ne sait rien, étant donné qu'on ne les a pas vus évoluer dans un milieu qui nous est familier. Mais si je suis très paranoïaque par rapport aux gens que je ne connais pas, c'est essentiellement parce que j'ai grandi dans une famille catholique. Lorsque, petite, je parlais à l'école, ma mère me disait au revoir en me recommandant de ne surtout jamais parler à des inconnus. Je crois que sa recommandation a dû être trop efficace parce que je ne suis pas assez sûre de moi pour vivre avec quelqu'un que je ne connaîtrais pas depuis très longtemps. »

Anne Devlin, « La maison », *La voie ouverte*, Les Belles Lettres, 1991, p. 37.

« Je voulais lui dire ce que je savais désormais, que l'avenir était déjà contenu dans ce que j'étais en train de devenir et, si j'arrêtais ce devenir, il n'y aurait pas d'avenir, seulement une répétition sans fin de moments du passé que je serais obligée de revivre. 'Ça arrangerait les choses si tu arrêtais de respirer', m'avait-il dit. Mais non, ça n'arrangerait rien du tout ; car il y aurait toujours la mémoire de la vie, pareille à un piège — un instant prisonnier du temps, figé au mauvais moment. Impossible à expliquer. Et je voulais lui dire avant qu'il ne soit trop tard que la différence entre les vivants et les morts était aussi fragile que l'absence d'un souffle sur une vitre. Mais déjà il se pressait pour partir ailleurs. »

Anne Devlin, « Ailleurs », *La voie ouverte*, Les Belles Lettres, 1991, p. 85.

Le rêve trahi

« Romancier de la folie ordinaire », ainsi a-t-on surnommé l'auteur de *Secrets intimes*, *Péchés de famille*, *En lisant Tourgueniev* et de *Ma maison en Ombrie* qui vient tout juste d'être traduit. L'œuvre de William Trevor met à nu l'âme irlandaise sans jamais céder à l'étalage de sentiments et de lieux communs qu'on pourrait redouter de pareille entreprise. L'univers qu'il nous peint, de manière hyper-réaliste dans certaines nouvelles, en est un de rupture, d'étouffement, d'enfermement. La pression exercée par le milieu social sur l'individu brise non seulement ses rêves, mais s'attaque à sa faculté, à sa liberté de rêver, ne lui laissant dès lors, comme chez Anne Devlin et Jennifer Johnston, que le refuge de la folie. Survient presque toujours une brisure dans la vie des personnages de William Trevor, une cassure irréparable dont le développement narratif ne sert qu'à mettre en relief l'aspect irrémédiable qui caractérise la fatalité. Il y a une dimension tragique, au sens classique du terme, dans son œuvre. Il évalue les apparences pour mieux dénoncer l'hypocrisie et le conformisme social.

L'œuvre de John McGahern, considéré à juste titre comme l'un des meilleurs écrivains de sa génération, évoque également le rêve trahi, l'amertume, l'échec comme lot quotidien. Fatalité de la destinée humaine, solidarité dans le malheur, rigidité d'une société soumise à la vision judéo-chrétienne du monde s'imposent comme thèmes récurrents, servis par un humour le plus souvent caustique comme en fait foi le passage cité en exergue. *Les huîtres de Tchekhov* regroupe dix nouvelles qui toutes démontrent une excellente maîtrise du récit, une prodigieuse habileté à camper des personnages en quelques traits et à brosser des tableaux de la vie quotidienne où transpire une incommensurable amertume.

« Baigné dans la délicieuse chaleur de la fatigue d'avoir marché, et dans l'impression de brûlure sensuelle que lui procurait le whiskey quand il descendait, ce fut de façon presque inconsciente qu'il échangea avec Charlie des propos anodins, jusqu'au moment où il vit celui-ci se figer dans une immobilité absolue. Il suivait des yeux les moindres mouvements de sa femme à l'autre bout de la maison. Il y avait une réelle beauté dans la concentration des traits de ce visage, qui reflétaient chacun des gestes ou des bruits qu'elle faisait aussi clairement qu'une flaque d'eau renvoie l'image des nuages qui passent. Dès qu'il fut convaincu qu'elle ne risquait pas de venir tout à coup dans le bar, il se retourna vers les étagères. Même si maintenant il ne voyait plus de Charlie que son large dos, l'instituteur avait assisté tant de fois à ce petit stratagème qu'il pouvait le suivre en détail : Charlie dévissait sans bruit le bouchon de la bouteille, versait rapidement le whiskey dans le verre, revissait toujours sans bruit le bouchon, et avalait d'un trait le whiskey ; ces mouvements avaient été répétés si souvent qu'ils ne prenaient que quelques secondes. »

John McGahern,

« Toutes sortes de choses impossibles », *Les huitres de Tchékhov*, Presses de la Renaissance, 1992, p. 50, 51.

« Il prit dans ses mains le bon vieux bréviaire tout usé qui lui avait tenu compagnie durant toute sa vie adulte, avec l'intention de lire l'office du jour. Quand c'était une mauvaise journée, il gardait pour la soirée la lecture de ces phrases familières qui changeaient au fur et à mesure que changeait l'année, ces phrases qu'il avait fini par aimer, et qui constituaient son devoir quotidien. Assurément ce doit être la plus grande grâce de la vie, la plus grande liberté, que d'avoir à faire ce que l'on aime parce que c'est aussi notre devoir. Cependant, ce soir, il ne fut pas capable de poursuivre bien longtemps au milieu des vieilles expressions coutumières. Une contrariété vint se glisser entre lui et la page : la messe qu'il devait répéter chaque jour, la messe en anglais. Il n'arrivait pas à décider si ce qui lui déplaisait le plus, c'était l'emploi de la langue anglaise, ou bien la mode des prêtres qui jouaient de la guitare. »

John McGahern, « L'odeur du vin », *Les huitres de Tchékhov*, Presses de la Renaissance, 1992, p. 131.

« [...] et pendant ce temps-là il passe son temps au pub à se soûler à mort, et dites donc, est-ce que les poules de Biddy arrivent à pondre avec le temps qu'il fait, les miennes se sont carrément mises en grève, c'est scandaleux, et j'ai entendu dire que vous étiez en train de mesurer la route aujourd'hui, vous et un jeune petit freluquet de Dublin, vous voyez, même les policiers ne peuvent rien faire incognito par chez nous, et tout le monde est impatient de savoir comment l'affaire va se terminer, la pauvre femme a les nerfs dans un état lamentable, à ce qu'on raconte, elle doit passer devant cette croix de bois deux fois par jour, et quelle était l'utilité de l'installer, si ça la trouble à ce point, ce n'est pas ça qui va le ramener à la vie, le pauvre Michael, que Dieu ait son âme, dire qu'il allait à Carrick pour se faire couper les cheveux, ah, on rappelle déjà bien assez comme ça aux vivants leurs fins dernières et tout le saint-frusquin, sans qu'il soit besoin en plus d'installer des croix de bois sur les routes et sur les chemins de traverse, et dites-moi, avez-vous déjà vu un hiver pareil, des torrents de pluie, on s'attend même à de la neige, il y aura encore un sacré bout de chemin à faire avant l'été. »

John McGahern, « Gorgées », *Les huitres de Tchékhov*, Presses de la Renaissance, 1992, p. 168.

« A trente-trois ans, Justin Condon était représentant en sous-vêtements féminins et parcourait régulièrement cinq comtés dans une Ford Fiesta avec ses modèles et son carnet de commandes. Docile, il avait accepté cet emploi sans discuter quand son père le lui avait proposé. Son père aussi avait été voyageur de commerce en son temps et tous les vendredis, Justin rentrait à la maison comme l'avait fait son père, il arrivait à peu près à la même heure et occupait la chambre qu'il avait partagée avec ses trois frères dans son enfance. Son père et sa mère habitaient toujours la maison de Terenure, dans la banlieue de Dublin, ce fils cadet ressemblait si peu physiquement et sur bien d'autres plans à ses frères et sœurs qu'il déconcertait ses parents. Il avait une tête brune quelconque ; son regard rêveur et lointain conférait un certain mystère à ce visage rond comme une boule. »

William Trevor, « Musique », *Secrets intimes*, Alinéa, 1992, p. 179.

« Maintenant, les Pulvertaft d'Ipswich sont d'ici. Ils montrent de l'indulgence à l'égard des habitants du pays, ils en viennent à des compromis, ils apprennent à composer avec les choses. Fogarty a vu la surprise et l'effroi s'effacer à la longue de leurs visages. Il a vu ces gens prendre de l'importance dans la région et il les a entendus appeler cet endroit où eux sont venus, 'chez eux'. Tout en les servant dans la salle à manger, en tenant un plat de côtelettes ou en leur présentant avec empressement une saucière, il voudrait pouvoir leur dire tout haut ce qu'est la vérité à ses yeux : leur sang noble et pur est celui de l'envahisseur, même s'ils ne le sont pas eux-mêmes et pas plus qu'ils ne sont des voleurs, ils sont toutefois coupables de vol. Il ne déteste pas les Pulvertaft d'Ipswich, il n'a rien contre eux sauf qu'ils ne sont pas restés là où ils étaient. Lui et sa sœur auraient pu assister seuls à l'effritement de ce domaine et précipiter son retour à l'état de glaise. »

William Trevor, « Nouvelles d'Irlande », *Secrets intimes*, Alinéa, 1992, p. 8.

En lisant Tourgueniev de William Trevor nous plonge au cœur de la folie, amoureuse dans un premier temps mais également sociale par le portrait schizophrénique d'une société aux prises avec une dualité religieuse, linguistique et politique qui a profondément marqué le tissu social. La trame romanesque épouse d'ailleurs cette dualité en nous livrant en alternance le récit de l'internement de Marie-Louise Dallon et celui de sa passion amoureuse pour son cousin qui éveillera sa sensibilité et lui ouvrira des horizons jusqu'alors inconnus en lui lisant des passages de Tourgueniev. Sous la plume de William Trevor, l'Irlande nous semble divisée bien au-delà des frontières linguistiques et religieuses, l'âme irlandaise plus que jamais indéfinissable.

À cette folie ordinaire, Edna O'Brien oppose la démesure, l'excès, qui frôle par moments la déraison. *Vents et marées* relate l'histoire d'une jeune femme, mère de deux enfants, qui se libère du joug marital et décide de vivre pleinement sa vie. Sur une vingtaine d'années nous assisterons à une véritable transformation du personnage de Nell qui ne cesse de lutter pour recouvrer et conserver son intégrité, sa liberté et le respect d'elle-même. Rempli de rebondissements, ce roman épique peint entre autres le désarroi d'une jeunesse prise de désespoir devant l'absence d'horizon, le vide de l'existence, la rareté de l'emploi, et amenée à faire un usage abusif des drogues. *Vents et marées* illustre la faillite d'une société qui n'a plus rien à offrir. À cet égard, l'Irlande est tout aussi moderne que tous ces pays qui cherchent à faire partie ou de l'Europe post Maastricht ou de l'Amérique post Aléna. La désillusion n'a pas de frontières. ▶

« Cathy se trompait souvent, elle trouvait ça plus intéressant. Elle se trompait sur le goût des bananes. Elle se trompait sur l'avenir de la coupe au carré. Elle se trompait sur l'endroit où se retrouvait sa vie. Elle adorait les coins, les surprises, les changements de lumière.

« De tous les destins qui auraient pu être les siens (vieille fille, meurtrière, savante, sainte), elle avait choisi de travailler au rayon de maroquinerie d'un grand magasin à Dublin et de passer ses vacances au soleil. »

Anne Enright, « (Elle possède) tout », *La vierge de poche*, Rivages, 1992, p. 13.

« Ce n'est pas que je veuille paraître froide. Ce sont des choses que je dois dire lentement, des choses pour lesquelles je dois arpenter la pièce, en testant la pente du plancher. Donc. L'architecte s'appelle Paul, si vous tenez à le savoir. Ses parents l'ont appelé Paul parce que c'était le genre de gens à ne pas pouvoir se décider sur le papier peint. L'esprit de Paul est aussi grand qu'une maison, son cœur a la taille d'une porte, et on pourrait accrocher son chapeau sur sa queue. Il ne s'est jamais marié ; trop exigeant, trop hésitant, trop attentif à l'importance des choses. »

Anne Enright, « La maison de l'histoire d'amour de l'architecte », *La vierge de poche*, Rivages, 1992, p. 69.

À ces thématiques de l'enfermement, de la rupture, de la folie, Anne Enright, née à Dublin en 1962, ajoute une touche d'insolite. Les nouvelles de son premier recueil, tant par leur contenu que par leur forme, déroutent plus d'un lecteur. *La vierge de poche* met en scène une galerie de personnages qui ont en commun un certain mal de vivre et recherchent une façon différente d'aborder le quotidien. Proscrire la banalité pourrait être le mot d'ordre de tous les personnages d'Anne Enright. À leur façon, ils tentent d'échapper à une logique arithmétique qui règle la vie du plus grand nombre.

L'écriture d'Anne Enright se conjugue davantage sur le mode de la rupture, de la discontinuité que sur celui de la linéarité et, en ce sens, elle exige du lecteur qu'il partage, une vision fortement morcelée et subjective du monde qu'elle met en scène, ou du moins qu'il y soit sensible. Se dégage de ces textes l'image d'une Irlande en proie à de profondes mutations sociales qui remettent en question et bouleversent l'ordre établi. Les conventions sont ici faites pour être transgressées. Comme les frontières. ■

par Jean-Paul Beaumier

CHRONOLOGIE

7000 av. J.-C. : Première présence connue de l'homme en Irlande : des cueilleurs et des chasseurs mésolithiques y sont retracés vers la fin de la période glaciaire.

3000 av. J.-C. : Présence d'hommes du néolithique possédant une connaissance de l'agriculture et de la poterie.

300 av. J.-C. : Introduction du fer en Irlande par les Celtes qui imposent leur langue et leurs coutumes aux anciens habitants. Ils apportent avec eux leur culture, connue sous le nom de « La Tène ». La société et le droit celtes ont conservé bon nombre de caractéristiques de la culture indo-européenne.

432 : Introduction du christianisme. L'évangélisation du pays est étroitement associée au nom de saint Patrick. Les siècles suivants connaissent une rapide expansion des monastères irlandais. Plusieurs deviennent de célèbres foyers de culture et attirent de nombreux étudiants étrangers. Après la chute de l'empire romain aux mains des barbares, des moines missionnaires irlandais parcourent l'Europe et jouent un rôle non négligeable dans la conservation de la culture classique au sein de l'ancien empire.

795 : Arrivée des Vikings. Dublin, Limerick et Waterford sont fondées sur d'anciens établissements vikings établis sur le bord de mer.

1172 : Invasion anglo-normande dont les effets furent de courte durée. Ne restait plus, à la fin du XV^e siècle, qu'une petite région entourant Dublin appelée « Pale » encore aux mains de l'Anglais.

1541 : Tentative d'Henri VIII d'imposer la Réforme en Irlande.

1569 : Installation de colonies protestantes en Irlande. Des terres prises à des propriétaires catholiques sont données à des colons protestants qui, en contrepartie, apportent leur soutien à la couronne. Les colonies d'Ulster sont celles qui réussiront le mieux.

1601 : Défaite des chefs traditionalistes gaélico-irlandais Hugh O'Neill et Hugh O'Donnell à Kinsale. La consolidation du pouvoir des Tudor en Irlande s'était poursuivie durant tout le XVI^e siècle sous Henri VIII, Marie 1^{re} et Élisabeth 1^{re}.

1641-1650 : Révolte des catholiques contre le gouvernement anglais.

1649 : Intervention militaire dirigée par Olivier Cromwell qui réprime brutalement la rébellion ; il redistribue ensuite les terres à ses partisans. À la fin du siècle, les catholiques ne possèdent plus que 15 % du pays.

1690 : Le roi catholique Jacques II est battu par Guillaume III d'Orange à la bataille de la Boyne.

1695 : Application des lois pénales, discriminatrices à l'égard des catholiques et des presbytériens en matière de propriété, de droit foncier, d'éducation et d'accès aux professions libérales.

1. *Passions entravées* (nouvelles), de Sean O'Faolain, Gallimard, 1993, 335 p. Traduit de l'anglais par Philippe Mikriammos.
2. *Les huitres de Tchekhov* (nouvelles), de John McGahern, Presses de la Renaissance, 1992, 194 p. Traduit de l'anglais par Alain Delahaye.
3. *La voie ouverte* (nouvelles), de Anne Devlin, Les Belles lettres, 1991, 159 p. Traduit de l'anglais par Manuela Dumay.
4. *Un homme sur la plage* (roman), de Jennifer Johnston, Les Belles lettres, 1991, 235 p. Traduit de l'anglais par Sophie Foltz.
5. *Secrets intimes* (nouvelles), de William Trevor, Alinéa, 1992, 233 p. Traduit de l'anglais par Thérèse Talha.
6. *En lisant Tourgueniev* (roman), de William Trevor, Phébus, 1993, 236 p. Traduit de l'anglais par Cyril Veken.
7. *Vents et marées* (roman), de Edna O'Brien, Fayard, 1993, 421 p. Traduit de l'anglais par Léo Dilé.
8. *La vierge de poche* (nouvelles), de Anne Enright, Rivages, 1992, 191 p. Traduit de l'anglais par Édith Soonckindt-Bielok.